



Simenon et les Charentais

Georges Simenon a vécu moins de six ans à Marsilly et Nieul-sur-Mer, en Charente-Maritime. Jusqu'à la fin de sa vie, il restera attaché à cette région qui est évoquée dans trente-quatre romans et nouvelles

Par Paul Mercier Photos Thierry Girard



« **L**a Rochelle, une des villes au monde que j'ai le plus aimée...», se plaisait à répéter Simenon. Simenon a séjourné moins de six ans dans les Charentes (c'est ainsi qu'il désigne toujours la Charente-Maritime), quelques mois en été 1927 à l'île d'Aix, puis du printemps 1932 à 1935 à Marsilly, et enfin du printemps 1938 au début d'août 1940 à Nieul, un passage éclair avec Denise, sa seconde femme, en 1956, puis moins d'une semaine avec Teresa à Royan, en août 1966. Et quand il résidait officiellement à Marsilly ou à Nieul-sur-Mer avec Tigy, Simenon y passait à peine la moitié de son temps, souvent ailleurs, à Paris, en voyages surtout, dans le monde entier. Ces années «charentaises» sont décisives pour la percée de Simenon dans le paysage littéraire. A 30 ans, en terminant la première série des Maigret, Simenon s'affirme comme un «vrai» romancier.

Dans l'œuvre romanesque, La Rochelle entre non seulement en concurrence avec Paris, mais aussi avec Liège, la ville natale. Elle devient peu à peu une ville des origines mais aussi une région où se transposent le mythe des ancêtres, des origines hollandaises, de la vie des canaux et des marais, du plat pays et des ciels flamands, d'un pays-limite où la terre, l'eau et la mer imposent leur présence à des paysans qui semblent continuer à vivre comme leurs grands-parents. Pays des origines encore, puisque Simenon y déploie largement son roman familial, l'imaginaire de l'univers romanesque sous le couvert d'un apparent réalisme, ses rêves de prospérité agricole fermière et ses espoirs de fonder enfin une vie de famille, une descendance symbolisée par une maison de grand-mère dans un pays de cocagne.

LE CIEL DE VERMEER

A partir de Noël 1937 et jusqu'à la mi-février 1938, Simenon et sa femme recherchent la maison idéale, «une maison à ma taille, loin des villes, loin des touristes, avec la mer toute proche», note-t-il dans le chapitre 7 de *Mémoires intimes*. «Où je me réfugierais pour écrire», sans préciser que Tigy voulait une maison à la campagne pour avoir des enfants sans trop tarder. Les éthologistes appellent cela un comportement de nidification, Simenon, lui, dit que le couple commence alors sa «quête du bonheur». Cette quête est aussi une quête de luminosité et une quête des origines :

«La Vendée... un plat pays, enfin, comme le Limbourg,

et par conséquent, un ciel plus vaste que partout ailleurs, une luminosité spéciale que Vermeer a si bien rendue dans ses toiles... Je sens que j'approche du but. [...] Un matin clair (pourquoi mes souvenirs sont-ils presque tous des souvenirs ensoleillés ?), je débouche soudain dans une anse et je vois une maison à tourelle que je connais bien, des prés où j'ai tant galopé, quelques fermes blanches : La Richardière nous apparaît décrépète avec la plupart de ses volets clos. Des larmes glissent sur mes joues et j'ai la poitrine serrée. [...] C'est ici que je veux vivre, près de La Rochelle où j'allais deux fois par semaine avec Boule faire notre marché.» (*Mémoires intimes*, ch. 7)

MARIN PUIS GENTILHOMME CAMPAGNARD

Le ciel des Charentes a d'abord eu sur Simenon un effet assez peu connu : il a fait naître en lui une vocation de marin, d'amoureux de la mer et de la navigation à bord d'un cotre. C'est à l'île d'Aix que Simenon a découvert la navigation à voile à bord d'un sloop pendant l'été 1927, en compagnie du passeur de l'île. Georges Simenon parle à plusieurs reprises, avec beaucoup d'admiration, de ce passeur, de cet homme, «un rude gars», qui l'initia à la manœuvre des voiles, et au déchiffrement des couleurs du ciel. «Un ciel bouché sur l'Océan. Tellement gris, tellement opaque que la petite île d'Aix, qui émerge des eaux entre la côte et l'île d'Oléron, est complètement enveloppée de cette ouate sombre. Il pleut. Une pluie fine d'octobre, abondante et fluide, une de ces pluies qui ne semble jamais finir. Et il fait froid.

Les quelques maisons sans étages qui forment le village sont vides pour la plupart. Hommes et femmes sont là-bas, sur le rocher noir que découvre peu à peu la marée, à récolter des huîtres. Un métier de pauvres gens. Un pays de pauvres gens. Car ces huîtres, qui coupent les doigts gourds et froids, se vendront bon marché. Elles doivent être mises en claires, à Marennes ou ailleurs, avant d'être consommées. [...] Si la tempête se lève, on restera trois, quatre, huit jours peut-être sans communication avec la terre, sans lettres, sans journaux, sans provisions. On partagera le beurre et le pétrole des lampes. C'est ainsi chaque hiver.» (*Les Adolescents passionnés*, Fayard, 1928)

C'est encore dans le pertuis d'Antioche, en hiver, que Georges Simenon situe une partie de *La Femme qui tue* (Fayard, 1929), en faisant de La Rochelle un port d'attache. Yves Jarry et sa compagne découvrent la vie du port et les repères naturels du pertuis d'Antioche. Avec *La Femme en deuil* (Tallandier, 1929), on retrouve la même histoire et le même panorama. On en apprend plus sur l'île d'Aix, sur les régates du 15 août et les joutes avec les gens de Fouras, sur le *Bellérophon* en 1815, sur la maison de Napoléon (où Simenon habita en 1927). Le héros est un citadin qui vient, avec sa femme, de se convertir à la navigation à bord d'un co

1. Rééditée dans *Gens de Charentes et de Poitou*, Omnibus, 1995, sous le titre *Le Secret de Fort Boyard*.

2. La première date correspond à la fin de l'écriture du roman. La seconde indique l'année de la publication.

tre et qui, pendant une escale à l'île d'Aix, découvre par hasard un trésor en heurtant le mât d'une épave. Simenon parle de Fort Boyard ou de Fort Bayard comme ici et dans une nouvelle policière de 1929, pour *Déetective*¹ ? Une carte postale de l'époque, éditée à La Rochelle, mentionne aussi Fort Bayard, ce qui indiquerait sinon un usage répandu à l'époque, une déformation contagieuse.

Dans un autre roman populaire, *L'Amant sans nom* (Fayard, 1929), on assiste à un convoi de bagnards à La Rochelle en route pour Cayenne. Le centre d'intérêt majeur est dans la visite et les longues conversa-

dit-on. Les armoires regorgent de conserves, de fruits, de vaisselle bleue et de linge brodé aux marques de «La Richardière». Les potins, au village, portent sur le train de vie du romancier, un cavalier qui mène alors la vie à grandes guides. Lui, semble avoir besoin de cette agitation, de ces dépenses et des voyages pour écrire : et il produit pas moins de treize romans pendant cette période et semble mener une vie heureuse.

Au retour de son voyage en mer Noire, Simenon écrit *Le Haut Mal* (été 1932/1933)², un roman sur la vie rurale à Nieul, sur la lutte féroce pour la possession d'une ferme qui jouxte La Richardière, à La Pré(e)-aux-Bœufs,



tions des chantiers de constructions navales, pour y faire construire le bateau de ses rêves. Quatre ans plus tard, à l'automne 1933, l'installation à Marsilly permettra mieux à Simenon de connaître la ville au-delà du port. Sa passion pour la vie de marin s'est émoussée quand, au début de 1932, Simenon commence à chercher un «domicile fixe» : le climat est doux, il y fait moins chaud l'été, certains endroits à proximité de l'océan sont encore protégés des touristes, enfin, ce n'est pas très loin de Paris, où il faut se rendre souvent. Jusqu'en 1940, Simenon alternera les séjours en Charentes et à Porquerolles.

En février 1932, il cherche une maison à vendre et découvre, entre Nieul et Marsilly, «comme par miracle, une gentilhommière qui datait de Louis XIII, flanquée d'une ferme, avec un étang immense, un étroit canal qui conduisait jusqu'à la mer», La Richardière. Il parvient à louer à un paysan cette vieille demeure presque à l'abandon, sans eau, sans électricité, non meublée, en prenant tous les travaux d'aménagement à sa charge, mais la maison et ses dépendances lui plaisent tant «qu'il entre dans une période d'exaltation» et pense habiter définitivement cette maison rose.

Simenon n'y restera qu'un peu plus de trois ans, du printemps 1932 à l'été 1935. Nombreux sont les hôtes, rochelais (Eric Dahl notamment) ou parisiens, assurés de trouver une bonne table et une cave bien garnie. Tati, la cuisinière, prépare des repas pour un régiment,

«une propriété isolée, au bord de la mer, entre Esnandes et La Pallice», là où maintenant s'étend un golf rochelais. A la fin du mois de septembre 1933, Simenon vient assister à un spectacle étrange : le transfert des bagnards venus de la centrale de Fontevraud et qui vont être directement embarqués une semaine plus tard vers Cayenne. Simenon place deux reportages sur l'événement, l'un à *Déetective*, «La Caravane du crime», l'autre à *Voilà*, la semaine suivante, «Une "première" à l'île de Ré». Simenon en reprendra le thème dans deux romans : *Le Locataire* (automne 1933/1934) et *L'Évadé* (avril 1934/1935).

QUITTER L'AUNIS ?

En mai 1935, après six mois d'une croisière autour du globe, Simenon s'est installé à Ingrannes dans le Loiret. Le propriétaire de La Richardière a refusé, en septembre 1934, de vendre le domaine à Simenon. Tigy Simenon fera, déjà seule, le déménagement de Marsilly, en mai 1935. Pendant ce temps-là, le romancier se remet d'une crise morale, s'affaire à ses reportages et se lance dans un nouveau roman. Il tourne la page et oublie son rêve de gentilhomme campagnard à Marsilly. Est-ce bien seulement l'impossibilité d'acheter le domaine qui a fait fuir Simenon ? Le besoin de déménager périodiquement, de quitter des lieux où il croyait avoir planté sa tente une fois pour toutes, à commencer par Liège, incite à penser que le romancier fait aussi face à une puissante néces-

Ci-dessus à gauche, Le Coup-de-Vague, à droite, le bar du port au Corps de Garde à Charron.

sité intérieure. Le plus étonnant est bien qu'il revienne s'installer, trois ans plus tard, à quelques kilomètres à peine de là. Mais il semble aussi que pour Simenon, la vie de château ici, avec son personnel, ses invités, sa ménagerie et les multiples tentatives hasardeuses de productions diverses, en plus de la restauration des bâtiments, constituait un gouffre financier ; Simenon finira par en prendre la mesure en 1935 et en renonçant à son arche de Noé, il mettra fin aussi, sans le décider, à la série de ses grands voyages. Quitter l'Aunis, partir pour changer de style de vie, ne plus se sentir prisonnier d'un environnement traditionnel et d'un héritage pesant, tels sont les thèmes d'un prochain roman : *Le Testament Donadiéu* (août 1936/1937), que hante La Rochelle : «*Deux signes attestaient qu'on était à La Rochelle et non ailleurs. Au coin de la rue, les gens levaient la tête, rituellement, vers le sommet de la Tour de l'Horloge, pour regarder l'heure, minuit moins cinq. [...] L'autre signe, c'était le bruit, qu'on n'entendait plus parce qu'on était habitué, une rumeur sourde, derrière les maisons, avec, aigu, le criaillement des poulies des barques de pêche. Sans aller y voir, chacun savait que les eaux du bassin, gonflées par une marée d'équinoxe, affleuraient les quais et que les bateaux semblaient y naître à même les pavés.*»

NIEUL, LA MAISON DE GRAND-MÈRE

A Noël 1937, les Simenon partent à la recherche du domicile idéal, un périple qui les emmène à Delfzijl en Frise orientale, puis le long du littoral des Flandres, de Normandie, du Cotentin, de Bretagne, celui de l'Atlantique et, pour finir, en février, à La Rochelle : une maison est à vendre, route de la mer, à Nieul, elle leur convient parfaitement : «*Une maison de grand-mère... la maison où nous aurions voulu naître ! [...] Une maison de campagne bien sûr. Pas un château, cette folie nous a passé. Mais une maison qui soit vraiment la maison, qui se suffise en quelque sorte à elle-même, avec ses armoires pleines de provisions, son potager, son verger, ses pommes qui se dessèchent lentement et qui embaument le fruitier, son linge blanc dans les commodes, le bruit de la bêche dans le jardin ou celui du râteau sur le gravier des allées, le jet d'eau sur la pelouse, qui tourne tout seul et forme des arcs-en-ciel dans le soleil...*» (*Je me souviens*, voir aussi *Mémoires intimes*)

Ici, il rédigera huit romans et des recueils de nouvelles pendant la drôle de guerre. Quand il quitte les lieux pour la forêt de Vouvant, en août 1940, par crainte des bombardements alliés sur La Pallice, il ne sait pas qu'il n'y remettra jamais les pieds. Tigy, après le divorce, y vivra à son retour des États-Unis et jusque dans les années 1980³.

Comme *Le Haut Mal*, *Le Coup-de-Vague* (avril 1938) explore les mœurs des bouchoteurs, leurs difficultés à fonder famille. Il suffit donc, pour y aller, de suivre la

route de La Rochelle à Esnandes et de tourner vers la mer en sortant de Marsilly : on y découvre, à gauche, «*les murs roses du Coup-de-Vague qui se détachent sur une mer vert pâle*».

Aux portes du canal de Marans, aux écluses du Pont-du-Brault, une auberge isolée, des prés-marais, des écluses et un paysage onirique hésitant entre la terre et la mer, tout concourt à en faire un haut lieu de l'univers simenonien. Quand Maigret vient dans la baie de L'Aiguillon-sur-Mer (*La Maison du juge*, 1940), il ne se souvient même pas de s'être déjà aventuré dans le «*Marais vendéen*», pour une *Vente à la bougie* (1939). Cet arrière-pays qui surprend en quittant Esnandes et Charron tient sa renommée de la capture des civelles, les jeunes anguilles. Ce lieu gastronomique sera encore évoqué dans trois romans, *La Maison du juge*, *Le Clan des Ostendais*, mais la nouvelle de 1939 est la seule à en faire son cadre principal, en plein mois de janvier, par un temps à ne pas mettre un douanier dehors.

Une place à part doit être faite au *Petit Docteur* de Marsilly, Jean Dollent avec sa vieille auto, Ferblantine, qui mène des enquêtes peu orthodoxes, faisant une fois la tournée des bistrotts à Rochefort. L'humour et la fantaisie prévalent sur l'énigme policière, mais on notera surtout qu'un ami de Simenon, le docteur Beycheval, de Nieul, lui a servi de modèle.

A cette époque, Simenon écrit plusieurs nouvelles qui ont La Rochelle pour cadre. Dans *Annette et la dame blonde*, une adolescente, amoureuse d'un avocat, sillonne le centre-ville et finit par simuler une tentative de suicide, en se jetant dans le bassin du port. Dans plusieurs nouvelles ou romans, des gens natifs de la région sont évoqués pour leur travail dans les colonies, soit comme mécanicien-chef (*Le Fils Cardinaud*), comme capitaine sur les cargos (*Le Capitaine du Vasco*), comme coupeurs de bois au Gabon (*L'Homme le plus obstiné du monde*), comme administrateur de société à Libreville (*Le Haut Mal*), par exemple.

LA ROCHELLE AU TEMPS DE L'INVASION ALLEMANDE

La guerre arrive. Dans la fiction romanesque, elle tarde à prendre place. Aucune allusion à la guerre dans *Le Voyageur de la Toussaint* (février 1941) qui retourne même la thématique de l'exil par le retour de l'héritier présomptif mettant fin à une errance voyageuse et à l'oubli dans lequel, orphelin sans fortune, il était tombé. Débarquer seul, comme un passager clandestin, du *Flint*, et découvrir par le hublot La Rochelle à la tombée du jour et par un fort brouillard : Gilles Mauvoisin, 20 ans, découvre le quai, un bar, mais d'emblée, la Ville en Bois et, du même coup, l'empire du clan industriel dirigé par son oncle Babin.

La rue Réaumur, «*la rue la plus aristocratique*» de la ville, la rue mal pavée de l'Escale, la rue des Ursuli-

3. Vendue plus tard à des particuliers, cette maison aujourd'hui ne se visite pas.

4. Sur Simenon et cette ville, voir *Via Poitiers*, Atlantique - Le Torii, 1998, pp. 61-65.

nes où vivait l'oncle richissime, la rue Gargoulleau très animée les jours de marché, l'étroite rue du Temple, la place de la Caille, la place du Marché, la place de la Poste, la rue du Minage, etc., Gilles découvre peu à peu la ville, en même temps qu'il rencontre les gens du «syndicat», «le Babin, les Plantel, le sénateur, M^e Hervineau le notaire» et d'autres, bref l'aristocratie d'affaires de la ville qui cherche à confisquer la gestion de l'héritage. Entre les notables et le peuple, il se trouve des terrains neutres, des zones où on a peu de chances de rencontrer les membres du syndicat : aucun des personnages importants de

cipaux à Romy Schneider et Jean-Louis Trintignant. «Je ne suis jamais retourné à La Rochelle. Je n'y retournerai jamais», se jure Marcel Féron. Cet interdit laisse le lecteur perplexe. «Monsieur Vieljeux, que je n'ai jamais vu, était le maire de La Rochelle», confie le narrateur ; Simenon n'ignorait probablement pas, en écrivant le roman en 1961, que ce maire, un ami, avait été arrêté par la Gestapo et fusillé au camp du Struthof le 1^{er} septembre 1944. Cette brève évocation d'un homme qu'on peut, par mégarde, prendre pour un personnage romanesque souligne la discrétion de l'hommage rendu.



la ville ne fréquente le Café de la Paix, place d'Armes, ni la salle de cinéma adjacente, l'Olympia.

Les romans correspondant à ces événements sont écrits plus tard, aux Etats-Unis et en Suisse, et ce fait souligne chez Simenon la nécessité d'un recul pour garder à la fiction romanesque toutes ses prérogatives.

Deux images symbolisent cette époque : la gare de La Rochelle où affluent les trains de réfugiés et l'arrivée au petit matin dans le port de cinq chalutiers ostendais. De cette époque Simenon garde la mémoire d'un ciel lumineux, d'une vie sereine, sans affolement. Quand il vient d'écrire *Le Train*, en mars 1961, Simenon se souvient d'abord de ce printemps exceptionnel, son ensoleillement, comme une indifférence olympienne des éléments naturels opposée aux souffrances des gens malmenés par l'exode et les atrocités ordinaires de la guerre. Le «haut-commissaire aux réfugiés belges pour les deux Charentes» s'est activé avec ses bénévoles pour regrouper les familles, pour loger, nourrir et donner du travail aux réfugiés, sans avoir le temps de se lamenter sur la tournure des événements.

Simenon avait voulu écrire un roman sur l'exode des réfugiés dès l'été 1940 mais sans y parvenir, s'arrêtant après le choix d'un titre, *La Gare*. En 1961, il en reprendra l'idée avec *Le Train*, dont seuls les deux derniers chapitres ont les Charentes pour décor, avant un repli vers Bressuire. L'histoire est très connue depuis que le cinéaste Pierre Granier-Deferre a proposé les rôles prin-

LE PÈLERINAGE DE 1956

Juste après son divorce, en 1950, et avant de s'installer à Lakeville, Simenon souhaite faire un long séjour à La Rochelle. Un passage de *Mémoires intimes* (ch. 38) nous confirme ce projet de louer une habitation qui ressemble fort à une bourrine du marais vendéen.

Le déclenchement de la guerre de Corée et la menace d'invasion soviétique sur l'Europe de l'Ouest ajourneront le voyage et Denise ne découvrira la région qu'en juillet 1955 : «Dans notre monstrueuse Dodge, bourrée de valises, à petites étapes. Pour moi, c'est presque un pèlerinage et je passe ému, devant la maison de Nieul, où il n'y a alors personne.»

Aux Etats-Unis puis après son retour en Europe et son installation provisoire sur la Côte d'Azur, La Rochelle et les Charentes ne sont pas oubliées : pour un roman entier ou pour quelques chapitres, la côte Atlantique reste l'un des cadres spatiaux favoris de son imagination romanesque.

Avec *Les Fantômes du chapelier* (1948/1949), voici La Rochelle de nuit : «Le temps était sec, les rues baignées de lune.» Les expéditions nocturnes du chapelier, suivi comme son ombre par le petit tailleur, se font entre chien et loup dans les rues du centre-ville. Pour lui, la ville est une «trappe», puisque le mystérieux étrangleur de vieilles dames, qu'on n'appelle pas encore un serial killer, risque un peu plus chaque fois de se faire prendre en flagrant délit. En fait, M. Labbé, le chapelier, ne s'est ja-

Ci-dessus à gauche, le Corps de Garde à Charron, à droite, Le Coup-de-Vague.

L'intégrale charentaise de Simenon

Villes et villages de Poitou-Charentes pris pour cadre spatial dans les romans, nouvelles et reportages de Georges Simenon, de 1929 à 1972.

(L'astérisque indique que l'action se déroule presque entièrement à cet endroit.)

ROMANS POPULAIRES (SOUS DIVERS PSEUDONYMES)

L'Amant sans nom, 1929, *île d'Aix, pertuis d'Antioche

Les Adolescents passionnés, 1928, île d'Aix

La Femme qui tue, 1929, *île d'Aix, pertuis d'Antioche

La Femme en deuil, 1929, *île d'Aix, pertuis d'Antioche

La Maison close, 1930, La Rochelle

ROMANS ET NOUVELLES (SIGNÉS SIMENON)

Le Secret de Fort Bayard, 1929, *île d'Aix, Fort Boyard

Le Haut Mal, 1933, *Nieul, La Prée-aux-Bœufs

Le Locataire, 1933, île de Ré

L'Evadé, 1934, *La Rochelle

45° à l'ombre, 1934, Royan

Le Testament Donadieu, 1936, *La Rochelle, Nieul

Le Coup de Vague, 1938, *Marsilly, Le Coup-de-Vague

Le Petit Docteur, 1938, Marsilly, Rochefort

Annette et la dame blonde, 1940, *La Rochelle

Les Demoiselles de Queue de vache, 1939, *Marsilly, Le Coup-de-Vague

Vente à la bougie, 1939, *Le Pont-du-Brault

Le Capitaine du Vasco, 1939, La Rochelle

La Maison du juge, 1940, Le Pont-du-Brault

Le Voyageur de la Toussaint, 1941, *La Rochelle

Le Fils Cardinaud, 1941, Lauzières, Nieul

Les Noces de Poitiers, 1944, Poitiers

Le Clan des Ostendais, 1946, *La Rochelle, Charron

Les Fantômes du chapelier, 1948, *La Rochelle, Poitiers

La Jeune fille de La Rochelle, 1938, La Rochelle

L'inspecteur Cadavre, 1943, le marais niortais

Les Volets verts, 1950, le marais vendéen, (Marans)

Marie qui louche, 1951, *Fouras

Maigret à l'école, 1953, *Marsilly

Le Fils, 1956, *La Rochelle

Le Passage de la ligne, 1959, Niort

Le Veuf, 1959, Marsilly

Le Train, 1961, *La Rochelle

Maigret à Vichy, 1967, Marsilly

Le Riche Homme, 1970, *Marsilly, Charron

REPORTAGES

La caravane du crime, 1933, *île de Ré

Une "première" à l'île de Ré, 1933, *île de Ré

TEXTES AUTOBIOGRAPHIQUES

Je me souviens, 1945, Nieul

Mes dictées, 1973-1979, La Rochelle, Nieul, Marsilly

Mémoires intimes, 1981, La Rochelle, Nieul, Marsilly

mais remis de trois ans d'études de droit à Poitiers⁴ : revenu à La Rochelle, il n'a plus osé quitter sa ville, au contraire de ceux qui ont réussi en s'exilant.

Dans *Marie qui louche*, rédigé à Lakeville en août 1951, le lecteur est confronté à la trajectoire sociale de deux filles de Rochefort, serveuses à 18 ans dans une pension de famille à Fouras, avant de continuer leur travail de bonne à tout faire à Paris. Les deux premiers chapitres du roman décrivent l'ambiance d'une fin de saison aux *Ondines*, une villa de la côte Atlantique.

Les Chantiers Delmas et Vieljeux à La Pallice sont mentionnés dans *Le Fils*, un roman écrit en décembre 1956 : on y parle des «événements» de 1928, du «drame» de 1928 à La Rochelle, alors que la fusion des chantiers des deux armateurs en question ne date que de 1935... En 1933, dans *Le Haut Mal*, Simenon ne parlait encore que des seuls transports maritimes Delmas. Cet anachronisme involontaire est révélateur d'un évitement de sujet : on aurait pu s'attendre, vers 1936 au lieu de 1928, à une peinture des conflits sociaux à La Rochelle, entre les dockers et les armateurs, soutenus par le préfet. Dans ce roman, La Rochelle s'estompe dans la mémoire du narrateur, qui se laisse bercer par un travail de deuil inaccompli : l'exil est irréversible.

Et Maigret pendant ce temps-là ? Maigret reste presque un étranger de passage dans les Charentes. *Maigret à l'école*, écrit en 1953 à Lakeville, demeure la seule enquête de toute sa carrière qu'il ait menée ailleurs que dans le marais, en Charentes. Il a la coquetterie de la situer... à Saint-Aubin-sur-Mer. Un secret de polichinelle, puisque le premier venu reconnaît Marsilly dès les premières pages. Ce choix d'un lieu imaginaire, assez rare dans une enquête, favorise certes le retour des souvenirs d'enfance et permet d'escamoter en douceur ce paradis perdu de La Richardière.

LE SECOND PÈLERINAGE À LA ROCHELLE ET À NIEUL

1966. Teresa a remplacé Denise aux côtés de Simenon, depuis un peu plus de deux ans, et Simenon décide de passer des vacances en famille à Royan, au mois d'août (*Mémoires intimes*, ch. 65) : «Pourquoi ce choix de Royan ? J'ai connu cette petite ville à l'embouchure de la Garonne lorsqu'elle était surtout composée de jolies villas où la bourgeoisie de Bordeaux se donnait rendez-vous dans l'espoir de trouver le "beau parti" pour le fiston ou la fille. [Aujourd'hui] c'est une ville de rêve que je compte retrouver pour mes enfants. [...] Je suis déçu. La fameuse "ville nouvelle" que ses concurrents craignaient, a perdu sa verdure d'antan. Des rues rectilignes, des immeubles en béton ont remplacé les villas.» Seuls trouvent grâce aux yeux de Simenon le petit port de pêche et la halle aux poissons, avec son marché et ses odeurs familières. Il décide au bout de huit jours d'interrompre ses vacances et de rentrer en catastrophe à

Epalinges pour se soigner, au bord de l'épuisement. Mais il ne veut pas s'en aller sans accomplir un dernier pèlerinage, une dernière tournée des lieux familiers et des vieux amis de La Rochelle, sans revoir Lina Caspescha et sa mère, au Café de la Paix, la place du Marché et les rues à arcades. (*Mémoires intimes*, ch. 65)

Un adieu définitif à La Rochelle ? Le moment n'est pas encore venu, surtout pour un romancier. Après des vacances plus calmes à Vichy, l'année suivante, le romancier y convie Maigret en 1968 et il lui offre généreusement un voyage en pensée à... Marsilly. Avec *Maigret à Vichy*, Simenon se permet une coquetterie, celle de faire

par l'énigme policière, par les obsessions intimes de l'auteur, et pour mille autres raisons. Il en est une autre, qui nous a guidés dans cette exploration : la géographie physique et sociale utilisée par Simenon pour choisir un cadre spatial à ses fictions romanesques. Le nombre des indices topographiques est loin d'être illimité et, par souci de limitation des descriptions, chaque détail est condensé, épuré à l'essentiel et intégré au récit. Il résulte de cette sobriété un effet double : dissiper l'effet de carte postale et donner suffisamment prise à la rêverie du lecteur. Mais la revue générale des titres inspirés par les Charentes produit un effet de surimpress-



naître ses deux héroïnes, les sœurs Lange, à Marsilly, d'en faire travailler une dans un salon de coiffure de La Rochelle. Mais l'adieu final au pays d'Aunis ne viendra que deux ans plus tard, avec *Le Riche Homme*, un roman dur écrit en mars 1970, dont l'épicentre est encore Marsilly. Victor Lecoin, en plus de ses bouchots, ramasse avec ses deux camions la production des gens d'Esnandes et de Marans et en expédie une partie depuis La Rochelle vers la Suisse et l'Algérie. Quel autre métier aurait-il voulu faire ? « *A seize ou dix-sept ans, il ne savait pas au juste, il avait pensé devenir marin-pêcheur. Mais à Marsilly, tout le monde était boucholeur ou fermier, souvent les deux à la fois. Il avait fait comme les autres et n'avait pas de raison de s'en plaindre.* »

LIRE SIMENON : UN VOYAGE IMAGINAIRE AUSSI

Marsilly, Nieul, Esnandes et La Rochelle sont des hauts lieux simenoniens, des lieux d'enracinement de l'univers romanesque et il n'est pas établi que cela ne reste qu'une passade pour Maigret. La Rochelle impose les marques de sa notoriété. Mais le nord de l'Aunis, jusqu'aux limites de K'Aiguillon, le bord de mer, l'amer et les bouchots à l'ouest, en sont la solide base arrière. Son marais vendéen pour lui s'étend le long du canal de Marans et vers Coulon, en direction de Niort.

Il est plusieurs façons de prendre du plaisir à lire les romans de Simenon : se laisser séduire par l'intrigue,

la vision des lieux et des souvenirs servant de matière première à la création romanesque : les jeux d'écriture du romancier, sa « cuisine littéraire », s'apprécient davantage en se donnant l'illusion d'une familiarité avec les références spatiales et les notations lumineuses.

Les romans de Simenon manifestent en effet cette capacité étrange de donner au lecteur l'impression d'avoir déjà habité tel endroit précis à travers les faits et gestes d'un personnage imaginaire et pourtant profondément humain, au point d'avoir la sensation de connaître déjà les lieux quand on y met les pieds pour la première fois. Et quand bien même les souvenirs et les rêveries d'enfance s'y grefferaient, chaque lieu reste unique, bien réel en définitive, avec la rencontre des gens qui continuent à y vivre.

En mai 1989, Michel Crépeau, maire de La Rochelle, rendait hommage au romancier en inaugurant un quai Simenon, dans la Ville en Bois. Dans le petit bois de La Richardière, Simenon avait fait installer, vers 1933, la statue d'une vierge sans tête du XIII^e siècle, au pied de laquelle il souhaitait alors être enterré. Plus encore que La Rochelle, La Richardière constitue un symbole des rêves que Simenon a poursuivis à travers son œuvre : être isolé mais proche des gens, à la campagne mais pas loin de la ville, tout en parcourant les cinq continents, sans se conformer aux manières de vivre des autres... Un voyageur de la Toussaint, bon vivant mais inquiet, toujours à la recherche de ses limites intimes. ■

Ci-dessus, le Café de la Poste à Marsilly.

Paul Mercier remercie Lina Caspescha, Odette Maury, Michel Lemoine, Claude Menguy, Pierre Deligny et Mme Swings notamment pour la richesse des informations aimablement communiquées. On poursuivra cette lecture avec Michel Lemoine, « Les villes vendéennes et charentaises dans l'œuvre de Georges Simenon », *Cahier n°2 des Amis de Georges Simenon*, Bruxelles, 1988, P. et Ph. Chastenet, *Album de famille*, Presses de la Cité, 1989, et Pierre Assouline, *Simenon, biographie*, Gallimard, Folio, 1995